

La dereliction de Cioran

Gaëtan Brulotte

Volume 37, numéro 5 (221), octobre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1995). Compte rendu de [La dereliction de Cioran]. *Liberté*, 37(5), 153–168.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

LA DÉRÉLICTION DE CIORAN

Cioran, Œuvres, Paris, Gallimard, « Quarto », 1995, 1820 pages ; Entretiens, Paris, Gallimard, « Arcades », 1995, 321 pages.

En quelque deux mille pages, voici tout Cioran ou presque : sobre édition de ses œuvres, cette publication coïncide avec la mort de l'auteur, survenue cette année. En exergue, un extrait des *Syllogismes de l'amertume* avertit d'emblée le lecteur critique que son discours est condamné à l'inutilité ou à l'erreur. « Tout commentaire d'une œuvre est mauvais ou inutile, car tout ce qui n'est pas direct est nul. » L'édition de ce volume est fidèle à ce principe de Cioran : on n'y donne à lire que le texte de l'auteur, sans aucun appareil critique, à l'exception des photos qui séparent chacun des quinze ouvrages ici rassemblés. L'essentiel de Cioran s'y trouve présenté dans l'ordre chronologique : d'abord le premier tiers, constitué de traductions du roumain ; ensuite le reste de l'œuvre, soit le plus gros : c'est-à-dire la dizaine de titres qui, après 1949 (*Précis de décomposition*), n'ont été rédigés qu'en français. En changeant de langue, Cioran n'a d'ailleurs que changé de déceptions, car on est frappé par la grande unité de son œuvre. De 1932 à sa mort, quelle continuité ! Plus de soixante ans d'écriture et plus

de soixante ans d'amertume soutenue sans défaillance, où, sur fond de misère subjective, de scepticisme et dans l'insomnie du désespoir, il soulève de livre en livre les grandes questions de l'existence.

Les cinq premières œuvres parmi celles qui sont ici regroupées comprennent *Sur les cimes du désespoir*, *Le Livre des leurres*, *Syllogismes de l'amertume*, *Le Crépuscule des pensées* et *Bréviaire des vaincus*. Les titres constituent déjà en eux-mêmes tout un programme. Dans ces ouvrages de jeunesse, on reconnaît les principaux thèmes qui hanteront Cioran jusqu'à la fin. Dès le tout premier livre, le cogito du penseur surgit dans le non-sens et dans la détresse : déjà à vingt ans, rien ne justifie le fait de vivre. Le culte du désespoir s'y amorce dans une explosion lyrique qui s'offre comme un art de soi proche de l'individualisme anarchiste de Max Stirner, mais en plus noir. « Nul ne saurait trouver l'absolu en dehors de soi-même. » (*Sur les cimes du désespoir*, p. 35) Le parti pris lyrique du jeune penseur s'effectue contre l'insuffisance philosophique de son temps et montre combien la pensée conceptuelle ne suffit pas à exprimer l'infinité intérieure. À cet âge tendre, Cioran est déjà le spécialiste du néant et de la mort. Dès le départ, le suicide est cependant écarté, comme il le sera tout au long de sa vie, car c'est une solution difficile tant qu'on n'est pas fou. Périodiquement il lui arrivera de souhaiter perdre la raison, ce qui serait une façon de mourir au monde. Mais la raison, chez lui, se maintient tel un virus chronique, et elle le fait pour sa plus grande souffrance intime. Pour Cioran donc, il faut se résigner à rester en vie, ce qui fait de l'existence une pure entreprise masochiste. « Ne se suicident que les optimistes, écrira-t-il dans *Syllogismes de l'amertume*, les optimistes qui ne pensent plus l'être. Les autres, n'ayant aucune raison de vivre, pourquoi en auraient-ils de mourir ? » (p. 783) Soyons confiants,

semble dire le penseur, la vie finira bien par passer de mode, « elle ira couronner l'anachronisme des symboles dénudés et des maladies démasquées ; elle redeviendra elle-même : un mal sans prestiges, une fatalité sans éclat » (*Précis de décomposition*, p. 663). En attendant, à force de se martyriser à simplement respirer, on parviendra peut-être à la déraison sans autre effort : « Je respire, c'en est assez pour qu'on m'enferme » (p. 736). Carrefour de dégoûts, la vie n'est que cris et chuchotements sur lit de plaies métaphysiques et de douleur interminable. L'esprit ne peut s'épanouir qu'au prix de déchirements intérieurs et dans une solitude qui implique un retrait stoïque du monde. Plus que de désespoir, vaudrait-il mieux peut-être d'ailleurs parler d'« inespoir » pour décrire son état : « En ce moment, écrit-il dans son premier livre, je ne crois en rien du tout et je n'ai nul espoir. Tout ce qui fait le charme de la vie me paraît vide de sens. Je n'ai ni le sentiment du passé ni celui de l'avenir ; le présent ne me semble que poison. Je ne sais pas si je suis désespéré, car l'absence de tout espoir n'est pas forcément le désespoir. » (*Sur les cimes du désespoir*, p. 51) Serait-ce l'inespoir, thème repris par des moralistes contemporains plus souriants comme Comte-Sponville et Bobin ?

Le cogito de Cioran est cependant irrémédiablement funèbre : je suis, donc je meurs. L'existence chemine implacablement vers le néant, l'être va goutte à goutte vers le non-être. Avec ce constat primitif, la conscience se voit envahie d'une lourde mélancolie. La vie n'a aucun sens sur une Terre qui n'est qu'un grain de boue tournoyant dans le vide et dans un univers dont la géométrie est frappée d'épilepsie. Les hommes ne sont que des virgules dans la phrase du temps, des charognes verticales livrées à un plat destin de semence et de cendre. Voilà en raccourci la « tragédie de la connaissance ». Qu'y faire ? Il n'y a rien à faire. Puisque je ne m'éteins pas

sur-le-champ et que je ne puis atteindre à l'inconscience ou à la naïveté, c'est folie que de continuer à accomplir les gestes ordinaires de tous les jours. « L'air me semble un cloître où la Folie est Mère prieure. » (*Le Crépuscule des pensées*, p. 440) Dans ce contexte, que répondre à la grande question : être ou ne pas être ? « Ni l'un ni l'autre », conclut Cioran dans son dernier livre *Aveux et Anathèmes* (p. 1703). Il faudrait pouvoir renoncer à la condition humaine. Ah ! être un évadé de l'humanité, quel rêve ! Mais pour aller où ? Vers quelque transcendence ? Assurément pas. « Même si j'étais élu Dieu, je présenterais ma démission » (p. 69), affirme-t-il catégoriquement au sortir de l'adolescence.

Quelles valeurs alors défendre ? Cioran consacrera sa vie à tenter de faire le tour de la question. La morale ? C'est le premier problème auquel se heurte la conscience de l'absurde. Ici on l'évacue sans hésiter. La morale n'a d'autre but que de différer le plaisir, de transformer la vie en une somme d'occasions perdues et de faire de l'homme une bête à désirs retardés. Mieux vaut encore y préférer l'épicurisme et la vie prise à pleines mains, si faire se peut. Ce que pourrait résumer cet aphorisme du *Livre des leurres* : « L'Éros seul peut remplir une vie » (p. 217). L'existence véritable, ouverte à tous les possibles, commence là où la morale s'arrête.

Et le travail quant à lui ? C'est une malédiction distrayante, un piteux divertissement pascalien, qui détourne l'intérêt de l'homme pour son destin. Il faut tout faire sauf travailler. À l'agitation frénétique des entrepreneurs, petits insectes sans mémoire dont les actes et les pensées sont creux, aussi bien opposer une paresse compréhensive, faite de ricanement, de contemplation et de silence, quitte à puiser dans les vies oisives de démunis comme Job ou de mystiques comme sainte Thérèse d'Avila des modèles de paresse réussie. Philosophie de

vie, « la paresse est un scepticisme de la chair », écrit-il dans *Le Crépuscule des pensées* (p. 425), et est une bonne valeur à promouvoir. Les hommes ne savent pas être inutiles : ils ont toujours des buts à atteindre, des chemins à suivre, des besoins à assouvir, des tâches à accomplir. Ils veulent être quelqu'un ou quelque chose et sont ainsi plongés dans l'hypnose du fini. Quelle dégradation ! Il faut se débarrasser à tout prix de l'obsession d'être utiles, refuser l'asservissement administratif et élever le désœuvrement en sainteté. Partout, sur les trottoirs affairés du monde, des gens qui veulent. Personne n'a l'audace de s'écrier : je ne veux rien faire !

La religion, elle, est-elle une valeur encore défendable ? Pas du tout. La foi est impossible. Dieu n'est que le pompier de nos embrasements, le préposé à nos gâtismes ou, au mieux, l'Incertain auquel on ne peut croire. En fait, d'une inexistence à toute épreuve, il a le génie de se faire infirmer par toute son œuvre. « Vous avez tort de miser sur moi » : voilà le seul langage qu'il puisse tenir et qu'il a en commun avec le raté (*De l'inconvénient d'être né*, p. 1319). Peut-on alors se réfugier dans la science ? Non plus, ce n'est pas une issue. D'abord, ce monde ne mérite pas d'être connu. Ensuite, l'esprit de système inhérent au discours scientifique n'est au fond qu'une forme de despotisme, sans parler de la chasse aux définitions qui, sous prétexte de clarifier, n'aboutit qu'à l'obscurantisme, car ne l'oublions pas : « Une définition se trouve toujours à l'origine d'un temple » (*Précis de décomposition*, p. 595). La civilisation offre-t-elle des consolations tout de même ? Aucune. Elle est à maudire. Quelle joie sadique éprouvent d'ailleurs les scientifiques à voir des peuplades primitives enfin contaminées par elle, à les voir devenir compliquées, obsédées, détraquées, comme nous ! Quelle action proposer ? Aucune. L'action est une perte de temps. Le

monde ne mérite pas qu'on se sacrifie pour lui, ni qu'on s'immole pour une idée ou pour une croyance. Antisartrien par tempérament, Cioran est féroce contre l'engagement politique, tout projet étant « une forme camouflée d'esclavage », dit-il dans *Écartèlement* (p. 1499). Les activistes sont des héros décomposés qui s'essoufflent dans le vide le plus total, alors qu'ils devraient être des retraités de l'héroïsme depuis longtemps. « Toute action est source de malheur parce qu'agir est contraire à l'équilibre du monde », dit-il dans les *Entretiens* (p. 223). L'oisiveté demande beaucoup plus de courage que l'agitation. Quelles autres valeurs reste-t-il ? L'histoire ? Une « saloperie », « la démonstration de l'inhumanité de l'homme », lequel « est un animal incurablement mauvais » (*Entretiens*, p. 273). L'éternité ? « Une anémie de l'esprit » (*Le Livre des leurres*, p. 210). La sagesse ? Un vain essai de mélodie dans les rôles de la fin.

Bref, d'œuvre en œuvre, Cioran s'évertue à démolir toutes les valeurs sur lesquelles notre histoire s'est bâtie, à saper toutes les bases sur lesquelles repose le sens de la vie. Dans un tel contexte, qu'est-ce qui a encore du sens ? Rien. Et c'est dans la conscience de cette vacuité que repose la liberté. « Est libre celui qui a discerné l'inanité de tous les points de vue et libéré, celui qui en a tiré les conséquences. » (*De l'inconvénient d'être né*, p. 1327)

Cioran se défend pourtant bien, dans ses *Entretiens*, d'être nihiliste. À quoi peut-on alors s'accrocher ? Il reste la passion. Aux cimes du désespoir, le spectacle de l'élan barbare et spontané a encore de quoi le ravir. C'est l'absence de risque qui est méprisable. Haro sur les fonctionnaires pépères de la vie ! En regard, combien paraissent fécondes la folie douce et l'effervescence des états d'âme, comme dans l'extase ou l'amour. Il reste donc la pensée vive et passionnée, irriguée de lyrisme. « Seul l'enthousiaste demeure vivant jusqu'à la vieillesse. »

(p. 71) Cioran propose de « vivre tout jusqu'à l'extase » (*Le Livre des leurres*, p. 162). Le désespoir ? Oui, poussons-le jusqu'au bout et voyons-y une façon de vivre interjective. Mais encore ? « Ayez des moments de grâce dans votre tragédie et n'oubliez pas de savourer votre chute en la sublimant dans un pas de danse. » (p. 171) Ces moments de béatitude, rares il est vrai, il les éprouve lui-même, par exemple, en écoutant de la musique : « Mozart ? Des pauses dans mon malheur » (p. 174) ; ou encore, fait inattendu chez un métaphysicien aussi sombre, en dansant le tango : « Je suis grand amateur de tango. C'est une vraie faiblesse. (...) Ma seule, ma dernière passion », confie-t-il dans ses *Entretiens* (p. 214).

La passion, voilà donc tout ce qui compte : « La proximité de l'extase est le seul critère pour une hiérarchie des valeurs » (*Le Crépuscule des pensées*, p. 479). C'est ce qui explique pourquoi le mot *intensité* revient si souvent sous sa plume. L'amour, par exemple, plus spécialement l'extase orgasmique, est irruption d'intensité dans le vide. Les négativités de la sexualité sont certes bien réelles et c'est tant mieux, car elles empêchent de s'en faire illusion : inféodé aux glandes, l'amour n'est qu'une tripaille grognant à la faveur des spasmes dans les ténèbres générales, qu'un échange de bave qui commence en poète et finit chez le gynécologue. Malgré cela, il n'en fournit pas moins des instants d'extase dans le bâillement universel. Si pourvoyeur d'intensité qu'il soit, l'amour ne doit cependant jamais aveugler au point de se laisser aller à l'indignité de procréer. Le *vulgum pecus* ne pense qu'à se reproduire. Quelle bêtise proliférante ! Le désespéré, lui, se fait rare et n'a rien à transmettre, surtout pas la vie, la naissance étant une catastrophe dont on peut bien se passer. En ce sens, le spermatozoïde est un « bandit à l'état pur » et il convient de fustiger « l'injonction criminelle de la Genèse : Croissez et multipliez » (*Le*

Mauvais D miurge, p. 1174). Dans le même esprit, Cioran condamne le mariage, « institution abominable », avec les réalités intéressées et inconcevables de la famille et des enfants, où on n'engendre que pour toucher des subsides. Il faut tout compte fait ne miser que sur le plaisir et le désir. Il y a chez Cioran une véritable hantise, bien monacale, de l'*ac die*, de la perte du désir et l'angoisse d'une vision postsexuelle du monde. « Tout se réduit en somme au désir ou à l'absence du désir. » (*Le Mauvais D miurge*, p. 1249) « Absolu momentané impossible à éradiquer », le désir est incurable : « Je ne peux pas renoncer au désir », avoue-t-il dans ses *Entretiens* (p. 123, 83). Avec la passion, le désespéré se surprend ainsi enfin à succomber à la tentation d'exister.

De toutes les intensités, la lucidité est cependant le cœur. C'est elle qui président à toutes les attitudes. Elle est le vaccin contre la vie médiocre, elle empêche de l'attraper comme une maladie. L'anti-lucidité par excellence serait l'état d'enfance qui, ici, loin de faire envie, n'est qu'un mâchonnement machinal de flasques t tins, ou bien la bêtise, laquelle consiste à être comparse du monde. L'être lucide résiste à tout amollissement et à tout encanaillement. La vraie vie du lucide n'est pas dans le compromis, dans la mesure, dans la raison, mais dans la rupture, dans le questionnement, dans la violence au besoin. « La vie se crée dans le délire et se défait dans l'ennui. » (*Précis de décomposition*, p. 591) Ayant horreur de la s d ntarit , Cioran se présente comme le philosophe des routes et des rues, qui se tient à l'écart, qui ne fait rien comme les autres, parce qu'il veut sauvegarder sa faculté de comprendre. D'une manière provocatrice, il fait de la prostitution une académie ambulante de lucidité. Tout ce que sait le vrai penseur, écrit-il, il l'a appris à l' cole des filles. Mais aussi en fréquentant l'exil, autre  cole de vertige que Cioran connaît bien : par l'exil,

le penseur refuse le confort de la patrie. Sa pensée est même l'envers du patriotisme : ses propos les plus durs, les plus implacables, il les réserve aux Roumains, pour qui, tranche Cioran, « le diminutif est une divinité » (p. 546). Objet surtout d'aversion, la patrie est un soporifique de chaque instant et n'inspire au mieux que des rejets véhéments. Cioran a choisi d'être apatride et ne cesse de revenir sur le courage qu'il faut pour se maintenir dans cette situation de seuil. « Il n'est pas aisé de n'être de nulle part, quand aucune condition extérieure ne vous y contraint. » (*La Tentation d'exister*, p. 856) Il a ainsi vécu toute sa vie d'écrivain à Paris, parce que, dit-il, c'est la « ville des ratés », la « ville de l'échec » (*Entretiens*, p. 279).

La mort nourrit aussi la lucidité. Si la vie n'est qu'une agonie prolongée, la mort constitue un fouet permanent pour le maintien vital. La conscience du néant est éveil. Elle nous met devant le seul choix possible : le couvent ou le cabaret. À qui traverse une épreuve, il conseille une visite thérapeutique au cimetière, car, sous sa douche froide, on gagne en apathie et tout reprend des proportions dérisoires (*Entretiens*, p. 314). En outre, la mort se pare d'autres prestiges : n'est-ce pas au moment où tout disparaît que tout palpite au plus fort de sa vitalité et prend sa valeur ? C'est dans les derniers instants que le lyrisme y atteint son degré absolu. Les chants du cygne ne sont-ils pas les plus beaux ? C'est aussi lorsqu'un ordre s'estompe qu'un autre, plus souhaitable, peut enfin apparaître. Toute fin d'époque est un paradis pour l'esprit, car l'intelligence ne s'épanouit que lorsque les croyances se flétrissent.

La valorisation de l'intensité conduit Cioran à favoriser l'intolérance, à encourager la haine, à entretenir l'esprit de vengeance. Dans cet extrême logent les vues assurément les plus contestables du penseur. La paix lui est en effet insupportable parce qu'elle n'engendre que

l'ennui. Il plaint la lassitude des pays pourris de calme qui se morfondent dans la gloire. La paix distille un monde éventé, tricote un non-sort fade, sirote une destinée d'idiotie. « Les sots bâtissent le monde, les gens intelligents le démolissent. » (*Bréviaire des vaincus*, p. 557) Il va jusqu'à louer le passé sanguinaire des peuples. « Un peuple établi est un peuple perdu, tout comme l'est un homme assagi. Les gens de sac et de corde, les vauriens, les scélérats agressifs bâtissent les empires ; les députés, les idéologies et les principes les gouvernent et les ruinent. » (*Bréviaire des vaincus*, p. 536) Cioran vénère les tyrans et parmi les grands héros cruels, il place haut Tibère, « parce qu'il n'aimait personne ». Cette philosophie discutable le pousse très près d'admirer Hitler, ce que d'ailleurs met en évidence son entretien avec Raddatz, où le penseur se voit secoué jusqu'à l'inconfort. Cioran résume lui-même ses positions extrémistes qui rappellent étonnamment celles d'un Sade : « Signes de vie : la cruauté, le fanatisme, l'intolérance ; signes de décadence : l'aménité, la compréhension, l'indulgence » (*Précis de décomposition*, p. 728). S'il croit tant à la guerre, c'est parce que le paradis, pour lui, est conditionné à l'absence de l'homme ; la sérénité ne lui est concevable qu'après l'éclipse de notre race. Tous les moyens sont ainsi bons pour en finir avec l'humanité, y compris l'extermination par la guerre. Il rêve même, comme « modèle d'économie fermée », d'un cannibalisme apocalyptique, « usage propre à séduire un jour une planète comble » (*La Chute dans le temps*, p. 1084).

On comprend mieux ce point de vue si on le place dans la perspective de la souffrance, dont l'inconfort est émoustillant pour Cioran : elle n'est pas, comme chez les chrétiens, rédemption et principe de participation à l'univers, mais école de lucidité, source d'inquiétude sur soi, exercice spirituel, distanciation qui aide à se dissocier

du monde et à le questionner. La maladie, dont il fait souvent l'éloge, joint le même camp et, avec elle, l'insomnie et la fatigue. Les dérèglements de l'organisme ne font pas qu'aigrir, ils font agir aussi, ils aiguissent la conscience, fragilisent la vie « normale », donnent une paradoxale énergie diabolique, alimentent le doute sur tout et sont à la source du lyrisme. Bref l'inconfort, à tous égards, a, pour ce penseur, des vertus excitantes pour la lucidité. On n'arrive à penser que stimulé par lui, que soutenu par son élan. Ainsi s'enthousiasme-t-il pour les grandes périodes de perturbations historiques où la pensée lui semble avoir atteint son apogée. Il faut dire que Cioran aime piquer le lecteur en défendant des positions insoutenables et en cultivant la « passion du sophisme » (p. 885). Pour lui, l'erreur est une source plus créatrice que son envers stéréotypé.

Au mal d'être foncier, on peut encore opposer l'antidote du rire. « Rire est la seule excuse de la vie », dit-il dans *Entretiens* (p. 141). L'humour est une forme d'intensité que Cioran n'a cessé de cultiver toute sa vie dans son versant noir : souvent d'ailleurs, on rit jaune quand on le voit jeter un œil badin sur le néant élégant des choses ou engloutir le monde dans une formule dévaluant. La frivolité est, selon lui, un privilège et un art. Elle a son héros qui est Diogène, le « vrai saint du ricusement » (*Précis de décomposition*, p. 638). Si, dans la vie mondaine, Cioran semble avoir été un drôle qui aimait faire s'esclaffer son parterre, il préfère cependant se définir comme une « épitaphe au milieu d'un cirque ».

Allié majeur de la lucidité, le scepticisme est aussi au centre de sa pensée. Pour Cioran, c'est un exercice de défascination (*Le Mauvais Démon*, p. 1249), un bond hors des apories où végète l'esprit, une exultation hallucinée qui remet en question toute évidence. Le sceptique connaît l'intensité plus que quiconque : il vit sans but, ce

qui est plus malaisé que de vivre pour une mauvaise cause ; en rupture avec le monde, il ne se fixe à rien ; passant inquiet, il ne s'arrête nulle part ; le plus détrompé des mortels, il est sans illusion sur autrui et sur soi ; se détournant de la gloire, refusant les flatteries, il oriente ses entreprises vers la volatilisation de son moi. Partout et en tout, il est détaché et érige l'Insignifiance en système.

De toutes les passions, celle qui a finalement le plus de pouvoir rédempteur pour Cioran, c'est l'art, c'est la littérature. Bien sûr, le penseur ne s'illusionne pas non plus sur la fonction de l'art qui peut avoir la lâcheté d'un acte de fuite, être le banal triomphe du ressentiment. À certains moments, le talent lui apparaît même comme une infirmité. « Quel avantage de n'être doué pour rien, quelle liberté ! » (*La Tentation d'exister*, p. 956) Sans compter qu'être écrivain, c'est ressentir le malaise d'être connu ou compris, goûter aux mortifications du succès, et l'on se prend alors à envier ceux qui se prélassent dans le confort de l'obscurité. « Être inconnu, c'est une volupté. » (*Entretiens*, p. 307)

Mais chaque livre est tout de même une victoire sur le découragement et sur la mort. C'est un « suicide différé ». Il suffit à l'auteur d'avaler son comprimé quotidien d'aphorismes fielleux et voilà qu'il n'a plus mal à la tête. À chaque instant, l'écriture libère l'auteur, conjure le sort, propose une forme de détachement. Non seulement il en éprouve les vertus cathartiques, ses pensées étant autant de larmes soulageantes versées sur la futilité de tout, mais il connaît aussi la joie de témoigner sur l'état du monde, de moucharder un peu plus sur le non-sens de l'univers, et ainsi de secouer le lecteur, de le fustiger, car publier revient à éveiller, à donner des gifles à coups de sentences. « Penser, c'est se venger avec astuce », écrit-il dans *Histoire et utopie* (p. 1027). Et pour

ceux qui ne peuvent écrire ? Cioran réclame la création de « hurloirs », où l'on aurait la faculté de hurler un quart d'heure par jour au moins.

Du début à la fin, ses armes d'écrivain ont tenu essentiellement à la pratique fidèle du fragment. Pourquoi ce choix ? « Pour pouvoir me contredire », précise-t-il avec un brin de provocation (*Entretiens*, p. 130). Mais peut-être aussi parce que c'est un genre impur qu'il peut opposer à toute la littérature en bloc telle qu'elle existe. Contre la poésie, apanage des petits peuples et qui n'est que ronron et nullité, mystères fétides et afféteries, il est tout autant contre le roman et son album de frissons qui datent. Il veut également en finir avec la philosophie, le philosophe n'étant qu'un médiocre agent de l'absolu, qu'un universitaire constipé qui passe sa vie à s'acharner sur ses petites crottes métaphysiques, qu'un fonctionnaire de la pensée qui fait profession de prendre le monde au sérieux, alors qu'il faut le prendre au tragique. Il rêve d'une ère de non-littérature pour ravigoter nos illusions esthétiques. « Pour le moment, il nous reste à corrompre tous les genres, à les pousser vers des extrémités qui les nient. » (p. 884). Ce dont justement il ne se gêne pas dans ses fragments. Il réserve ses plus belles envolées sur la littérature à la prose, son laboratoire stylistique favori où il fait se mélanger les genres. « Créer une littérature, c'est créer une prose », conclut-il dans *La Tentation d'exister* (p. 855).

Le nerf stylistique de ses fragments, c'est l'adjectif. D'une part, il en mesure la présence dans les discours reçus : par exemple, il ramène à l'adjectif la raison d'être de la théologie, puisque Dieu n'y est que les épithètes dont on l'affuble, et la raison d'être de la philosophie, puisque la variation existentielle de l'homme n'y tient qu'aux qualificatifs attribués aux monotonies de son malheur. D'autre part, en sachant ainsi l'importance,

il en fait l'une des clés de sa propre originalité, laquelle tient, comme il le dit lui-même, à la torture de l'adjectif, à quoi s'ajoute l'impropriété suggestive de la métaphore (*Précis de décomposition*, p. 663). Bien des ressorts de son écriture reposent en effet sur ce nerf stylistique. Le français étant en outre une « camisole de force », une langue plus rigide que le roumain, il s'est efforcé de lui insuffler un peu de fantaisie, un peu de préciosité. C'est ainsi qu'il est devenu le plus grand prosateur du siècle.

Lui qui était contre la critique littéraire, il s'est tout de même livré à des *Exercices d'admiration* sur des auteurs dont il se sentait proche, comme Beckett, Michaux, Eliade, Perse, Borges, Caillois, Fondane, Fitzgerald, de Maistre, Valéry, entre autres. Mais puisque la critique est à ses yeux un contresens, il lit moins pour comprendre que pour se comprendre lui-même (*Aveux et anathèmes*, p. 1655). Et il nous invite à en faire autant. D'ailleurs, plus que l'écriture, la lecture a été toute sa vie la « seule passion qui n'ait pas vraiment raté son coup ». Avec la musique et la méditation, elle lui a fait connaître des moments de plénitude où il a eu l'impression que tout était racheté, sauvé, justifié¹. Dans ses *Entretiens* et au fil de ses œuvres, il ne cesse de mentionner encore au passage d'innombrables autres auteurs dont il a subi l'influence et à propos de qui il aurait pu se livrer à la tentation d'admirer. Cela va de Shakespeare à Schopenhauer, qui lui ont enseigné que la vie est un rêve au charme et à la terreur duquel nous succombons, en passant par des écrits de mystiques comme saint Jean Climaque, ou par des reporters de l'éternité comme

1. *Le Beffroi*, V, 1988, p. 171-172. À noter que l'éditeur des *Entretiens* a omis de reprendre ce dialogue de Cioran avec Louis Chantigny. C'est dommage.

Pascal ou Nietzsche. Cioran est également pétri par la lecture des romantiques allemands, par celle des spiritualistes russes comme Chestov, par Simmel, ou par Kierkegaard, par le taoïsme ou par l'école de Madhyamika. Au pinacle se situe Dostoïevski, « le plus profond, le plus étrange, le plus compliqué de tous les temps », bref l'Écrivain par excellence (*Entretiens*, p. 268-269). Avec la vieillesse, vers 1987, Cioran s'est finalement arrêté d'écrire et s'est mis à accorder de plus en plus d'entretiens où il se plaint de la prolifération des auteurs et des titres, et du peu d'intérêt que lui inspire la personne des écrivains, les grandes présences n'ayant très souvent rien produit et ayant accumulé les expériences, les plus riches intérieurement étant les inaccomplis, « ceux qui ont le courage de s'effacer sans laisser de traces » (*Entretiens*, p. 231). Toute sa vie, il se reproche de ne pas avoir eu ce courage qu'il n'aura qu'à la fin quand il s'arrêtera : « Il ne faut plus écrire, il faut savoir renoncer », tels sont ses derniers mots (*Entretiens*, p. 318).

C'est une expérience curieuse que de relire ainsi d'une seule venue les œuvres de ce célèbre pessimiste : c'est comme si on s'injectait une dose massive de poison. Même le plus inconditionnel de Cioran s'expose ici à des effets dépressifs et à de tenaces répétitions qui peuvent devenir lassantes. Mais ces effets montrent aussi un auteur obsédé qu'aucun argument ne convainc et qui s'est acharné à redire de mille façons ce qui lui a toujours tenu à cœur. On s'étonne même de l'énergie qu'il y met, puisque le monde vaut si peu la peine qu'on s'y intéresse ni qu'on s'entête à ce point. Dans le même mouvement, ces effets indiquent que Cioran refusait d'évoluer, qu'il ne se donnait pas le droit de changer. On peut y voir une évidente fidélité à soi, sans doute aussi un entêtement dans le tragique, mais également une autre façon de refuser le progrès et la vie.

Au terme de son itinéraire spirituel, le regard du penseur reste à peu près le même qu'au début. Il demeure impitoyable sur tout, à commencer par lui-même, puisqu'il se voit toujours comme un prosélyte du vague et un forcené de la déception. Il ne parvient pas à se pardonner d'avoir survécu aux rares moments de béatitude. Le devenir reste ce qu'il n'a cessé d'être, un mélange de valse et d'abattoir, où le simple fait d'espérer équivaut à démentir l'avenir. Le monde continue de n'être qu'un réceptacle de sanglots, les hommes, que des pantins bourrés de graisse et de globules rouges, le fait d'être, qu'« une absence de pudeur ». Bref, autant aujourd'hui que dans les années trente, Cioran ne peut plus croire que notre biotope est l'inventaire du paradis.

Le moi, quant à lui, pour ce qu'il en reste dans les ruines de l'âge, n'est qu'un débris gisant sur les décombes du monde dans la vacuité inchangée de l'univers. Jusqu'à la fin, Cioran ne ratera d'ailleurs jamais une occasion de rappeler ce qu'on s'efforce d'oublier, comme les fondements organiques de la pensée, et de nous montrer du doigt dans le miroir en « gorille ganté ». Voilà donc une vision d'une insistante continuité et qui se résume dans ce paradoxe : « J'exècre cette vie que j'idolâtre » (p. 737).

Jusqu'à la fin, sa puissance d'écrivain reste soutenue. Il ne perd jamais son goût de la provocation. Son instinct de trouble-fête ne faiblit pas. Sa liberté dans l'outrance non plus, qui le pousse à souvent forcer sa pensée, à faire glisser le sérieux du savoir sur la patinoire du rire et à étourdir les vues les plus noires dans le tango de la phrase, pour notre plus grande délectation morose. Jusqu'à la fin, la lecture en reste revigorante. Cioran est allé tellement au bout du désespoir, il s'est maintenu dans l'intenable si longtemps, qu'il donne des leçons de résistance, de détachement, de dépassement, voire d'humour.